

qu'enfin la boîte lui parvint : il reconnut le tour, et il ne put s'empêcher de rire.

A la bataille de Kesselsdorf, Frédéric étant près de Meissen, entendit une forte canonnade. Il fut très inquiet, et il attendait avec impatience qu'on lui apprît l'issue de cette affaire. Le vieux DESSAU, qui était alors un peu piqué contre le roi, voulut se venger par une plaisanterie. Il choisit, pour lui annoncer la victoire, un officier extrêmement simple et borné, qu'il instruisit de la manière dont il devait parler au roi, et auquel il persuada qu'il était de la dernière conséquence de ne pas ajouter un mot de lui-même. L'officier arrive ; on l'annonce au roi, qui mourait d'impatience et d'angoisse. Dès que Frédéric le voit, il lui crie : Eh bien ! eh bien, qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! sire, dit le benêt tout essoufflé, ah ! sire, quelle canonnade ! c'était affreux !—Eh bien ! qu'a fait le prince ? dites donc, dites donc.—Ah ! sire, quel tapage ! . . . pouf ! pouf ! la canonnade ne discontinuait pas.—Mais, morbleu, avons-nous gagné ? avons-nous perdu ? que s'est-il passé ?” A toutes ces questions le roi ne tira d'autre réponse que, Ah ! sire ! pouf ! pouf ! et toujours pouf ! C'était une vraie comédie. Le roi, en racontant cela, disait : “ Je donnais au diable l'officier et le prince, lorsqu'un homme plus raisonnable vint m'annoncer le gain de la bataille, et m'en donner des détails.”

Un paysan et sa femme présentèrent un jour un placet à Frédéric II. Le roi s'informa de l'affaire ; ensuite il leur dit : “ Il faut vous adresser à la chambre.—Nous y avons déjà été, répondit le paysan.—En ce cas, répliqua le roi, je ne peux plus rien faire pour vous.—“ Viens, dit alors le paysan à sa femme ; ne vois-tu pas qu'il s'entend avec la chambre ?” Le roi rit de bon cœur de cette naïve saillie, et prit le placet.

La reine, épouse de GEORGE II, roi d'Angleterre, dit un jour à WHISTON* : “ On rapporte que vous avez le talent de découvrir les défauts des gens et de les leur faire connaître : or, comme chacun a ses défauts particuliers, et que personne n'en est exempt, je serais bien aise de savoir quels sont ceux que vous avez remarqués en moi. Whiston aurait désiré pouvoir éluder la question, mais la reine voulait qu'on lui répondît *ad rem*. “ Eh bien donc, Madame, dit Whiston, on vous reproche de parler au roi, dans l'église, au lieu d'être attentive au service divin. Je crois, répliqua sa majesté, qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais maintenant dites-moi quel est mon second défaut.—Non, Madame, répartit le vieux censeur ; je ne vous parlerai d'un second défaut, que quand je vous aurai vue corrigée du premier.”

* Célèbre Philosophe et Théologien Anglais.